

LE

DRAPPEAU DE CARILLON.

Paroles d'Octave Cremazie.

Musique de Ch. W. Sabatier.

LARGEMENT.

Introduction for piano, marked *LARGEMENT*. It consists of two staves in 12/4 time. The right hand features a melodic line with a trill-like figure, while the left hand provides a harmonic accompaniment with sustained notes and chords.

Piano accompaniment for the vocal parts. It features two staves in 12/4 time. The right hand has a melodic line with a trill-like figure, and the left hand provides a harmonic accompaniment with sustained notes and chords. Pedal markings (*ped.*) are present throughout the piece.

Vocal and piano musical notation. It includes staves for Alto and Baryton voices and piano accompaniment. The lyrics are: "O Ca ril lon, je te re vois en co - re, Non plus - hélas! comme en ces jours bé - nis;". The piano accompaniment is in 12/4 time and features a melodic line with a trill-like figure.

Où dans tes murs la trom - pet - te so - no - re Pour te sau ver nous a - vait ré - u - nis.

fr

presses.

Où dans tes murs la trom - pet - te so - no - re. Pour te sau ver nous a - vait ré - u - nis.

fr

presses.

Agitato prestissimo espressivo.

Je viens à toi quand mon âme suc - com - be

fr

Je viens à toi quand mon âme suc - com - be

fr

Et sent dé jà son cou - ra - ge fai - blir.

fr

Et sent dé jà son cou - ra - ge fai - blir.

fr

Oui, près de toi, ve - nant cher cher ma tom - be,

Oui, près de toi, ve - nant cher cher ma tom - be,

Rallent.
Pour mon dra - peau je viens i - ci mou - rir.

Rallent.
Pour mon dra - peau je viens i - ci mou - rir.

D.C.

Mes compagnons, d'une vaine espérance,
Berçant encor leurs cœurs toujours Français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : reviendront-ils jamais ?
L'illusion consolera leur vie ;
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans attendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'au portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir.
Et dans ma tombe emportant ta mémoire
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
Près de Lévis moururent en soldats !
En expirant leur âme consolée,
Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous. Apportant ma bannière,
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.

LE DRAPEAU DE CARILLON.

(LEGENDE CANADIENNE.)

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
Regrettez-vous encore ces jours de Carillon
Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

Regrettez-vous ces jours où lâchement vendus
Par le faible Bourbon qui régnait sur la France,
Les héros Canadiens, trahis, mais non vaincus,
Contre un joug ennemi se trouvaient sans défense ?
D'une grande épopée ô triste et dernier chant !
Où la voix de Lévis retentissait sonore,
Plein de hautes leçons ton souvenir touchant
Dans nos cœurs oublieux sait-il régner encore ?

Montcalm était tombé comme tombe un héros,
Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire,
Au lieu même où le chef des conquérants nouveaux
Wolfe avait rencontré la mort et la victoire.
Dans un effort suprême en vain nos vieux soldats
Cueillaient sous nos remparts des lauriers inutiles ;
Car un roi sans honneur avait livré leurs bras,
Sans donner un regret à leurs plaintes stériles.

De nos bords s'élevaient de longs gémissements
Comme ceux d'un enfant qu'on arrache à sa mère ;
Et le peuple attendait plein de frémissements,
En implorant le ciel dans sa douleur amère,
Le jour où pour la France et son nom triomphant,
Il donnerait encore et son sang et sa vie ;
Car privé des rayons de ce soleil ardent,
Il était exilé dans sa propre patrie.

Comme au doux souvenir de la sainte Sion,
Israël en exil avait brisé sa lyre,
Et du maître étranger souffrant l'oppression,
Jetait au ciel le cri d'un impuissant délire,
Tous nos fiers paysans de leurs joyeuses voix
N'éveillaient plus l'écho qui dormait sur nos rives ;
Regrettant et pleurant les beaux jours d'autrefois,
Leurs chants ne trouvaient plus que des notes plain-
tives.

L'intrépide guerrier que l'on vit des lys d'or
Porter à Carillon l'éclatante bannière,
Vivait au milieu d'eux. Il conservait encor
Ce fier drapeau qu'aux jours de la lutte dernière,
On voyait dans sa main briller au premier rang.
Ce glorieux témoin de ses nombreux faits d'armes,
Qu'il avait tant de fois arrosé de son sang,
Il venait chaque soir l'arroser de ses larmes.

Et le dimanche, après qu'aux voûtes du saint lieu
Avaient cessé les chants et l'ardente prière
Que les vieux Canadiens faisaient monter vers Dieu,
On les voyait se rendre à la pauvre chaumière
Où fidèle gardien, l'héroïque soldat
Cachait comme un trésor cette relique sainte.
Là, des héros tombés dans le dernier combat
On pouvait un instant s'entretenir sans crainte.

De Lévis, de Montcalm on disait les exploits,
On répétait encor leur dernière parole ;
Et quand l'émotion, faisant taire les voix,
Posait sur chaque front une douce auréole,
Le soldat déployait à leurs yeux attendris,
L'éclatante blancheur du drapeau de la France ;
Puis chacun retournait à son humble logis,
Emportant dans son cœur la joie et l'espérance.

Un soir que réunis autour de ce foyer,
Ces hôtes assidus écoutaient en silence
Les longs récits empreints de cet esprit guerrier
Qui seul adoucissait leur amère souffrance ;
Ces récits qui semblaient à leurs cœurs désolés
Plus purs que l'aloès, plus doux que le cinname,
Le soldat rappelant les beaux jours envolés
Découvrit le projet que nourrissait son âme.

" O mes vieux compagnons de gloire et de malheur,
" Vous qu'un même désir autour de moi rassemble,
" Ma bouche répondant au vœu de votre cœur
" Vous dit, comme autrefois, nous saurons vaincre
[ensemble.
" A ce grand roi pour qui nous avons combattu,
" Racontant les douleurs de notre sacrifice,
" J'oserais demander le secours attendu
" Qu'à ses fils malheureux doit sa main protectrice.

" Emportant avec moi ce drapeau glorieux
" J'irai, pauvre soldat, jusqu'au pied de son trône,
" Et lui montrant ici ce joyau radieux
" Qu'il a laissé tomber de sa noble couronne,
" Ces enfants qui vers Dieu se tournent chaque soir,
" Mêlent toujours son nom à leur prière ardente,
" Je trouverai peut-être un cri de désespoir.
" Pour toucher son grand cœur et combler votre
[attente."

A quelque temps de là, se confiant aux flots,
Le soldat s'éloignait des rives du grand fleuve,
Et dans son cœur bercé des rêves les plus beaux,
Chantait l'illusion dont tout espoir s'abreuve.
De Saint-Malo bientôt, il saluait les tours
Que cherche le marin au milieu de l'orage,
Et retrouvant l'ardeur de ses premiers beaux jours,
De la vieille patrie il touchait le rivage.

Comme aux jours du Grand Roi, la France n'était
[plus
Du monde européen la reine et la maîtresse,
Et du vieux sang Bourbon les héritiers déchus,
L'abaïssaient chaque jour par leur lâche faiblesse.
Louis-Quinze cherchant des voluptés nouvelles,
N'avait pas entendu dans sa torpeur étrange,
Deux voix qui s'élevaient plaintives, solennelles,
L'une du Canada, l'autre des bords du Gange.

Sous ce ciel toujours pur où fleurit le lotus,
Où s'élèvent les murs de la riche Golconde,
Dupleix portant son nom jusqu'aux bords de l'Indus
A l'étendard français avait conquis un monde.
Le roi n'avait pas d'or pour aider ce héros,
Quand il en trouvait tant pour ses honteuses fêtes,
Abandonné, Dupleix, aux mains de ses rivaux
Vit tomber en un jour le fruit de ses conquêtes,

De tout ce que le cœur regarde comme cher,
Des vertus dont le ciel fit le parfum de l'âme,
Voltaire alors riait de son rire d'enfer ;
Et d'un feu destructeur semant partout la flamme,
Menaçant à la fois et le trône et l'autel,
Il ébranlait le monde en son délire impie ;
Et la cour avec lui, riant de l'Éternel,
N'avait plus d'autre Dieu que le dieu de l'orgie.

Quand le pauvre soldat avec son vieux drapeau
Essaya de franchir les portes de Versailles,
Les lâches courtisans à cet hôte nouveau
Qui parlait de nos gens, de gloire, de batailles,
D'enfants abandonnés, des nobles sentiments
Que notre cœur bénit et que le ciel protège,
Demandaient, en riant de ses tristes accents,
Ce qu'importaient au roi quelques arpents de neige !

Qu'importaient, en effet, à ce prince avili,
Ces neiges où pleuraient sur les plages lointaines,
Ces fidèles enfants qu'il vouait à l'oubli ! . . .
La Dubary régnait. De ses honteuses chaînes
Le vieux roi subissait l'ineffaçable affront ;
Lui livrant les secrets de son âme indécise,
Il voyait sans rougir, rejaillir sur son front
Les éclats de la boue où sa main l'avait prise.

Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi,
Le pauvre Canadien perdit toute espérance.
Seuls, quelques vieux soldats des jours de Fontenoi,
En pleurant avec lui consolèrent sa souffrance.
Ayant bu jusqu'au fond la coupe de douleur,
Enfin il s'élogna de la France adorée.
Trompé dans son espoir, brisé par le malheur,
Qui dira les tourments de son âme navrée ?

Du soldat poursuivi par un destin fatal,
Le navire sombrait dans la mer en furie,
Au moment où ses yeux voyaient le ciel natal.
Mais, comme à Carillon, risquant encor sa vie,
Il arrachait aux flots son drapeau vénéré,
Et bientôt retournant à sa demeure agreste,
Pleurant, il déposait cet étendard sacré,
De son espoir déçu, touchant et dernier reste.

A ses vieux compagnons cachant son désespoir,
Refolant les sanglots dont son âme était pleine,
Il disait que bientôt leurs yeux allaient revoir
Les soldats des Bourbons mettre une terme à leur
[peine.

De sa propre douleur il voulut souffrir seul ;
Pour conserver intact le culte de la France,
Jamais sa main n'osa soulever le linceul
Où dormait pour toujours sa dernière espérance.

Pendant que ses amis ranimés par sa voix,
Pour ce jour préparaient leurs armes en silence
Et retrouvaient encor la valeur d'autrefois
Dans leurs cœurs altérés de gloire et de vengeance,
Disant à son foyer un éternel adieu,
Le soldat disparut emportant sa bannière ;
Et vers lui, revenant au sortir du saint lieu,
Ils frappèrent en vain au seuil de sa chaumière.

Sur les champs refroidis, jetant son manteau blanc,
Décembre était venu. Voyageur solitaire,
Un homme s'avancait d'un pas faible et tremblant
Aux bords du Lac Champlain. Sur sa figure austère
Une immense douleur avait posé sa main.
Gravissant lentement la route qui s'incline,
De Carillon bientôt il prenait le chemin,
Puis enfin s'arrêtait sur la haute colline.

Là dans le sol glacé, fixant un étendard,
Il déroulait au vent les couleurs de la France.
Planant sur l'horizon, son triste et long regard
Semblait trouver des lieux chéris de son enfance
Sombre et silencieux il pleura bien longtemps,
Comme on pleure au tombeau d'une mère adorée,
Puis à l'écho sonore envoyant ses accents
Sa voix jeta le cri de son âme explorée :

A quelques jours de là, passant sur la colline,
A l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
Des paysans trouvaient un cadavre glacé,
Couvert d'un drapeau blanc. Dans sa dernière
[étrointe

Il pressait sur son cœur cette relique sainte
Que nous redit encor la gloire du passé.

O noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête,
Où marchant avec toi, tout un peuple s'apprête
A célébrer la France, à nos cœurs attendris
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,
Nos regards savent lire en brillants caractères,
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.

Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller dans notre âme
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.
Leurs grands jours de combats, leurs immortels
[faits-d'armes,
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs
[larmes,
Dans un rêve entrevus passent devant nos yeux.

O ! radieux débris d'une grande épopée,
Héroïque bannière au naufrage échappée,
Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant
Des glorieux exploits d'une race guerrière ;
Et sur les jours passés repandant la lumière,
Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.

Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères,
Voir tous les Canadiens unis comme des frères,
Comme au jour du combat se serrer près de toi !
Puisse des souvenirs la tradition sainte
En régnaient dans le cœur, garder de toute atteinte,
Et leur langue et leur foi !
OCTAVE CRÉMAZIE.